

estudios  
humanísticos  
filología

1999 21



universidad de león  
facultad de filosofía y letras



# “DIALOGUE TUÉ AU PRINTEMPS BLESSÉ”

Leonor MERINO  
Universidad Autónoma Madrid

0.0.- Le français n'est pas seulement la langue des Français, en Europe et dans plusieurs continents, c'est une langue maternelle, une langue nationale, une langue officielle, une seconde langue ou une langue d'amusement. Au XIXème siècle, le géographe Onésime Reclus employa le terme *Francophonie*. Actuellement, dans la plupart des pays qui ont déjà pris en main leurs propres destinées, la défense de la langue française est de plus en plus ressentie, comme une action collective à laquelle participent la plupart des États francophones. Mais, le plus important - compte tenu de la grande méconnaissance de belles langues maternelles indigènes parsemées par l'univers- c'est que la langue française sert de véhicule, d'échange culturel parmi ces sociétés. Pourtant, la Littérature de langue française -grave accident historique- se trouve dans une situation paradoxale qui est aussi celle de l'Algérie et de l'Afrique noire dans laquelle toute une génération, fauchée de sa matrice, ne peut s'exprimer que dans la langue de l'ancien colonisateur. Littérature où l'exil est au coeur de la création littéraire qui a joué un rôle très important aux côtés des littératures autochtones dans sa lutte contre le néo-colonialisme.

On constate que la Littérature a une importance capitale à l'intérieur des cultures qui ont été refoulées, maîtrisées. Quand une de ces cultures -de ces langues- souffrent une longue période de silence, elles éprouvent la nécessité de remplir ce *vide* d'identité avec leur propre imaginaire pour laisser, enfin, d'être dominées par l'Autre.

Étrange destin celui de la Littérature Maghrébine aboutie à l'exil. Exil dans son propre pays pendant la colonisation. Exil géographique pour ceux qui ont “choisi” de vivre en France. Exil linguistique pour être handicapée dans ce pays qui l'a allaitée. Exil, en fin, face aux pays d'origine pour être lue par une infime minorité comme s'il fallait que l'écrivain soit par nature un être déchu du paradis originel.

## 1.- L'ISLAM VIVIFIANT

1.1.- Les cent trente deux années de colonisation française (*patologie de l'histoire* selon Malek Haddad) et les huit années de guerre pour l'indépendance (particulièrement sanglantes<sup>1</sup>) ont fait que l'Algérie conti-

---

<sup>1</sup> “qui a fait un million de morts, c'est-à-dire un dixième de la population algérienne.” Cf.: Benchenane, M., “L'indépendance, 20 ans après... crise et mutation”, *Algérie* (Paris) série monde n° 38, mars 1982, p. 82. Voir aussi: “Au cours des “trente glorieuses”, la main d'oeuvre étrangère avait contribué à la croissance économique

nue à vivre un déchirant problème d'identité en quête de ses racines. Voilà pourquoi dans les difficiles et subtiles relations, fruit d'une histoire d'amour désappointé, de regards tués par les mémoires blessées entre l'Occident et l'Islam, le peuple kabyle, berbère, arabe (qui, ne l'oublions pas, a participé activement et d'une manière irremplaçable à la formation de la pensée moderne occidentale), lorsqu'il sent son identité menacée dirige son regard vers l'Islam et considère l'écrivain national qui emploie la langue de l'Occident comme un vrai traître vis-à-vis de ses racines: *La pratique de l'écriture dans la langue française a créé entre eux et ceux qui écrivent en Arabe, une rupture presque historique. Il est regrettable que cette rupture demeure et qu'ils en soient la cause*, a dit Driss Khoury, écrivain de la nouvelle génération<sup>2</sup>. Ou bien selon l'un des pionniers de la littérature arabe moderne au Maroc (des années 50: Abdelkrim Ghallab), la langue française est souvent pamphlétaire vis-à-vis de notre patrimoine, elle l'insulte plutôt qu'elle ne le glorifie. Elle est plutôt proche de la langue du contrôleur civil du temps de la colonisation<sup>3</sup>. Littérature complexe, qui constitue toujours une vraie hantise de débat politique et de querelle, le tout dans un climat de polémique et de terrorisme intellectuel, même mortel: Youceb Septi et Tahar Djaout en sont l'exemple<sup>4</sup>.

L'Islam (qui littéralement signifie soumission à la volonté de Dieu) va être utilisé comme référence d'identité: la force d'un peuple à qui on a essayé de l'arracher de sa matrice, qui doute ou bien qui se demande sur son lieu dans le monde arabe et musulman. Car cette identité c'est de trouver la paix culturelle, l'harmonie et l'image qui permet à ce peuple de se revendiquer vis-à-vis de l'Occident. Les peuples du Tiers Monde, et le peuple algérien en particulier à la recherche de leur identité, se sentent menacés, agressés par le modèle culturel dominant. L'intégrisme devient alors un refuge et un moyen de défense des peuples en détresse.

Jacques Berque montrait que pour l'Algérie, *l'islam dont parlait Ben Badis c'était un autre nom du distinctif et du total. Du distinctif par rapport à l'invasion de l'Occident et à la dépersonnalisation. Du total, également, parce que l'Islam se présente comme une manière de concevoir ou de vivre maintenant la totalité de l'homme ou sa globalité qui forcément constitue*

---

élevée de la France. Aujourd'hui, cette première génération d'immigrés vit à l'heure des regrets." Cf.: Belmessous, H., "Les espoirs ruinés des bâtisseurs d'hier", *Le Nouvel Afrique Asie* (Paris) n° 40, janvier 1993, p. 42.

<sup>2</sup> Khouri, D., *Lamatif* (Casablanca) n° 195, 1988, p. 47.

<sup>3</sup> Ibid.

<sup>4</sup> C. A. "Les écrivains sont la cible du terrorisme", *Lire* (Paris) n° 214-215, juillet-août 1993, p. 9. Et Interview de Rachid Mimouni, p. 132. En décembre 1993, Mimouni a fui de son pays où il était professeur d'Économie Politique à l'Université d'Alger. Il se déplaça au Maroc, après les menaces de mort subies par sa fille où elle étudiait, et lors qu'elle avait 13 ans. Mimouni est mort à 49 ans, le 12 février 1995, à cause d'une hépatite aiguë. Voir: *El País* (Madrid) 13 febrero, 1995.

*un refuge et un espoir*, face à l'invasion industrielle demandant l'analyse et la division du travail. *Je vois, moi, en lui, le continueur d'Aristote dans la spiritualité*<sup>5</sup>. Et ajoute le *cheikh*, traducteur du Coran et de grandes oeuvres classiques: *L'islam, je l'ai supposé c'est un autre nom plus ou moins traditionnel, plus ou moins adéquat, de la durée intrinsèque du peuple algérien*<sup>6</sup>.

Mohammed Talbi, distingue deux islams -comme il y a deux Occidents-: un *islam sociologique* qui n'implique pas toujours la foi et *qui se définit globalement comme une culture, une façon d'être et une civilisation*, et un *islam-foi et conviction*, les deux concepts ne se recouvrant pas toujours, l'un n'impliquant pas forcément l'autre<sup>7</sup>. Il y a, pourtant, une rationalité de l'Islam et dans l'Islam tout à fait ignorée. L'Islam reste le gran méconnu. On l'oppose à la raison, à Descartes. Berque faisait appel à cette ignorance de même que les écrivains maghrébins comme Abdelwahab Meddeb (poète des figures de rhétorique soufie qui transcende l'espace historique pour s'assimiler à son propre cheminement) qui nous parle de *l'Islam et l'expérience du sacré*<sup>8</sup>. Ou bien Driss Chraïbi écrivain authentique qui connaît le sens d'engagement et pour qui *l'Islam est une ouverture à la vie*<sup>9</sup>.

1.2.- Cependant la contrainte sociale reste forte: *Nous affirmons solennellement le droit de chacun à la libre expression de ses options philosophiques et de ses croyances religieuses. Nous déclarons que nul ne doit s'y immiscer et encore moins imposer ses propres croyances ou pratiques à autrui*<sup>10</sup>. Il s'ensuit que beaucoup d'écrivains pensent qu'on doit surpasser le nationalisme culturel, participer activement dans l'universalité tout en assumant le roman dans le plus récent mouvement d'avant-garde. Il s'agit,

<sup>5</sup> Rulleau, C., "Jacques Berque "le cheikh"", *Le Magazine Littéraire* (Paris) n° 251, mars 1988, p. 61.

<sup>6</sup> Berque, J., Interview, "Le poids des textes", *Révolution africaine* (Alger), n° 76, 11 juillet 1964, pp. 8-10.

<sup>7</sup> Talbi, M., "Islam et Occident au-delà des affrontements des ambiguïtés et des complexes", *Islamocristiana* (Roma) t. 1, 1981, p. 59.

<sup>8</sup> Meddeb, A., *Esprit* (Paris. Les Cahiers de l'Orient) n° 172, juin 1991, pp. 80-86.

Voir aussi:

- Meddeb, A., "Poétique d'un tombeau", *Le Magazine littéraire* (Paris) n° 251, mars 1988, pp. 41-42.

- Meddeb, A., "L'écrivain et l'exil", *Lamalif* (Casablanca) n° 193, Nov., 1987, pp. 54-55.

- Et l'entretien accordé par cet écrivain au journal *L'Opinion* (supplément culturel) (Tunis), 11 juin 1979, p. 11.

<sup>9</sup> Chraïbi l'a déclaré au journal *Le Matin du Sahara et du Maghreb* (28 novembre 1994, p. 14), lors de la publication de son dernier roman *L'Homme du Livre* au Maroc (Ed., Eddif).

<sup>10</sup> Talbi, M., *Islamocristiana*, cité, sa note 28.

donc, de la quête d'une culture authentiquement nationale qui ne doit pas perdre le fil avec la littérature universelle.

Le dilemme de l'écrivain en ce qui concerne son engagement s'érige dans ces termes selon Khatibi: *L'écrivain maghrébin, en pratiquant une distanciation par rapport à l'événement politique, risque d'être taxé d'esthète. Par contre, s'il veut servir la cause nationale en employant le roman comme moyen d'information, il risque de rater son oeuvre. De toute façon l'écrivain est condamné à avoir mauvaise conscience*<sup>11</sup>.

C'est pour cela que nous parlions, dès le début, de cette Histoire de haine et d'amour entre l'Orient et l'Occident, plus clairement entre l'Algérie et l'Occident, car on ne peut pas en sortir indemne tout en ayant sur l'imaginaire tant de violence surgie de la négation de l'identité algérienne.

En effet, dans ce désir dans le roman maghrébin d'un *ailleurs* nostalgique, géographique -le plus lointain possible- ou bien utopique d'un futur qui n'arrive pas, le héros maghrébin (si l'on essayait de faire une approximation à partir de modèles actentielles) semble être bien plus le patient que l'agent, et il fait du roman maghrébin une immense victime. Et dans cette recherche perdue de l'identité personnelle et/ou nationale de *l'éternel frustré*, le grand opposant, à ce maghrébin insatisfait, sera le propre maghrébin: le compatriote, plus encore que l'étranger.

## 2.- LITTÉRATURE ENGAGÉE, DROITS DE L'HOMME

2.1.- Certains auteurs croient qu'il n'est pas nécessaire pour l'écriture qu'elle doive avoir une nationalité et ils rejettent toute restriction ou contrainte nationale: *Quand je lis un auteur je ne me préoccupe pas de sa nationalité*, dira Ahmed Azeggagh. Et Nabile Farès ajoutera: *C'est dans la mesure où l'écrivain dépasse son caractère national qu'il devient artiste ou écrivain. Auparavant, il n'est qu'un fonctionnaire du régime et rien d'autre*. Certains écrivains nous disent qu'ils rejettent toute littérature qui ait été sollicitée *sur commande*. Également, ils rejettent tout régionalisme réducteur et la propre dénomination même de littérature maghrébine est ressentie d'une certaine connotation d'isolement, de mépris, puisque chez le maghrébin il y a de la pudeur, de la crainte, à cause de l'image du pays natal.

La grande majorité des écrivains rejettent une littérature chauvine, étroite, laissée de côté dans le combat idéologique d'une position unique, tel que l'a perçu l'écrivain et poète algérien, Tahar Djaout, qui désira donner un bel exemple de convivialité sereine et fructueuse entre des expressions poétiques algériennes en langues arabes, berbère et française: *Après l'ère des poètes fonctionnaires membres du Parti unique qui avaient organisé tant de festivals aussi onéreux que moroses et stériles, il semble que la*

---

<sup>11</sup> Khatibi, A., *Le roman maghrébin*, (Paris, Maspéro, 1968), réed. SMER, Rabat, 1979, p. 51.

*poésie soit enfin revenue à ceux qui l'aiment tout simplement*<sup>12</sup>. Nabile Farès s'allie toujours à son compatriote: *Nos pouvoirs nous assiègent et nous annulent comme de vulgaires mots écrits sur un sable continuellement traversé de marées, donc, l'homme qui ne peut parler -ne peut être*. C'est pourquoi, dans *L'exil et le désarroi*<sup>13</sup>, Mokrane s'exile. Lui, qui était retourné au village sentir l'odeur de la terre du pays, lui, qui a fait le pèlerinage retour aux sources pour ne retrouver que le vide et l'absence, et qui poursuit *le retour, le vrai retour, celui dont [il] a cherché la vérité et l'acheminement à travers les années d'études, les années d'exil, les années de paix et les années de guerre*. Ce cheminement du désarroi aboutissant à l'exil est vu à travers le prisme du rêve, mi-poème, mi-prose, il fait appel à la terre, aux vertus paysannes. Il est le témoignage émouvant de l'inquiétude des vies chaque jour interpellées dans leurs blessures.

2.2.- Cependant, l'écriture française -loin d'être une incitation à perdre son identité- peut servir aussi pour affermir celle-ci. Dès l'abord ressentie par les Algériens colonisés comme langue d'occupation, la langue française exorcisée -violée- s'est transformée en instrument de combat. Au combattant cette subversion du français a permis de se faire entendre, de se faire admettre, et finalement de s'admettre soi-même dans une attitude plus positive que le seul refus nihiliste. C'est ainsi que Kateb Yacine avait résolu à n'écrire qu'en français, au plus fort du combat auquel il avait participé, et il n'avait adopté l'arabe qu'une fois le combat terminé. Il faut se souvenir de la belle phrase de Khatibi qui résume tout le problème de l'aliénation par le truchement de la langue: *Te parlant dans ta langue je suis toi-même dans l'être, m'effaçant dans tes traces (Amour bilingue)*. Donc, il ne faut pas oublier qu'une bonne partie de la littérature francophone est une littérature d'exil, volontaire ou non, comme les notes ou lexiques qui établissent une distance entre l'auteur et le lecteur, mais aussi entre l'auteur et son texte, en fait entre l'auteur et lui-même, *s'effaçant dans les traces* de l'Autre... Écriture qui est aussi celle de l'hypertextualité (Genette) réperable localement dans le travail de la citation et d'une manière plus étendue dans la pratique intertextuelle. Donc, tout en écrivant le français autrement, ces écrivains tendent à en faire une littérature majeure, c'est-à-dire, consolidée, reconnue officiellement comme l'expression de leur identité originale. C'est peut-être en violant la langue d'emprunt que l'écrivain la fait vraiment sienne, qu'il assure sa survie et celle de la forme de civilisation dont elle est l'expression.

2.3.- La littérature est aussi inséparable des droits de l'homme, car l'humain dans son intégrité, et son intégralité physique et morale dans la

<sup>12</sup> Djaout, T., "La Liberté poétique intronisée", *Algérie-Actualité* (Alger) n° 1242, 3 août 1989.

<sup>13</sup> Farès, N., *L'exil et le désarroi*, Paris, Maspero, 1976.

sauvegarde de son esprit et de sa lettre, dans l'apothéose de son intelligence et de son souffle, *dans la défense de son honneur générique (dit Laâbi) c'est cela qui mobilise et légitime la littérature. Et ceci, même quand elle s'attaque par la dérision et la profanation aux tares de l'homme, à sa pusillanimité et bien sûr aux forces de destruction qui le gangrènent et peuvent l'amener à devenir l'agent le plus redoutable de la mort*<sup>14</sup>.

### 3.- LITTÉRATURE, ÉROTISATION ET QUÊTE DÉSIRANTE

3.1.- Rachid Boudjedra, même s'il écrit en langue arabe ou en français, sa relation avec l'écriture est toujours de l'ordre sexuel. Il cite fréquemment le poète mystique Ibn Arabi: *sache que Dieu te préserve qu'entre l'écrivain et l'écrit se produit une opération d'ordre sexuel: La vraie littérature est celle qui tient compte de l'érotisation du monde. Elle est de l'ordre du passionnel et du subjectif parce qu'elle exprime tout simplement la passion du monde et des autres à travers le corps*<sup>15</sup>.

Chez Khatibi, dans son passage d'une à l'autre langue, il existe le désir de retrouver une certaine fluidité, une intime pulsion, un pont secret, entre le français conceptuel, cartésien, et l'arabe voluptueux, mystique. Un écho commun, fragile, secret..., courant d'eau cristalline au même temps arabe et française: *La traduction est une transgression littéraire, mais transposition exigeant un effort théorique intense. Étrange désir! Traduire, c'est tendre vers la dissolution de son être dans cet éclat violent entre deux langues*<sup>16</sup>.

Pour Tahar Ben Jelloun la langue française est aussi un instrument de séduction: *Ne me dites pas pourquoi j'écris en français, mais comment j'habite cette langue. Certes, c'est encore une histoire d'amour, une histoire*

---

<sup>14</sup> Laâbi, A., "Droits de l'homme et Littérature engagée au Maroc", *Horizons maghrébins (Écritures maghrébines et identités)* (Toulouse), n° 11, 3ème trim., 1987, p. 51.

<sup>15</sup> Boudjedra, R., "Littérature et sexualité", *Révolution africaine* n° 1256, 25 mars 1988, p. 34.

Voir aussi Hafid Gafaiti, "Écriture et sexualité", *Rachid BOUDJEDRA ou la passion de la modernité*, Paris, Denoël, 1987, pp. 105-116.

<sup>16</sup> Khatibi, A., *La blessure du nom propre*, Paris, Lettres Nouvelles, 1974, p. 45. Oeuvre dans laquelle l'auteur se met à l'écoute de la culture populaire arabe. Il réussit à se dessaisir du discours dogmatique et normatif tout en projetant l'imaginaire maghrébin, essayant de dévoiler le vrai corps et établissant cinq systèmes de signes: signes graphiques comme le tatouage et la calligraphie, signes oraux comme les proverbes et les contes. Cf., notre interview à l'Hotel Victoria (Madrid), motif de notre article: "A. Khatibi y A. Djebar renovación cultural y triunfo de la mujer", *Estudios Humanísticos* (Ftd. de Filología de la Univ. de León), n° 15, 1993, pp. 117-125. Voir aussi: "Lao Tse y Adalquíbar Khatibi, articulación intertextual de un antisistema para crear un "ser" nuevo", *Contextos* (C.E.M.I.) (Ftd. de Filosofía y Letras, Univ. de León), n° XIII/25-26, año 1995, pp. 207-221.

où les conflits sont violents et fréquents. Rien n'est acquis. La séduction est un travail quotidien, une exigence plus qu'une esthétique<sup>17</sup>.

Cependant la langue française, comme la maîtresse, n'est pas seulement violence et séduction -or libération- mais vaste domaine ouvert au monde, en particulier au monde moderne pour Mouloud Mammeri. De son métier d'écrivain s'exhale telle conscience rigoureuse et telle application qu'il se décide seulement à écrire lorsque nécessité et perfection se donnent rendez-vous dans son écriture. Algérien et berbère, même s'il a écrit dans une langue léchée, il ne laissa pas de reconnaître sa dette envers la littérature classique française, universelle, et il fournit d'innombrables travaux anthropologiques, grammaticaux, linguistiques et littéraires au domaine berbère.

3.2.- Pour Amrouche -dont le drame majeur fut de se convertir au catholicisme- la langue lui servit de thérapie pour son âme, médiatrice entre l'homme et un pouvoir surnaturel qui impregna son art poétique d'un chant incantatoire parfumé de psaumes.

Le chant de la mère (qui s'écoule de sa bouche) et son lait (qui file du sein qui allaite) doivent être rattrappés par le poète comme l'archétype de l'objet indéfiniment irremplaçable de *la quête désirante*<sup>18</sup> et comme l'éternel temps léthal de la terre. Mais ce poète algérien et kabyle devra aussi têter l'aigre lait d'une marâtre, tenir tête à la culture de l'Autre qui envahit et fait perdre le nord à la société traditionnelle, tout en l'obligeant à se réintégrer dans une Autre Histoire.

Dès le Machrek aussi, l'écrivain Amin Maalouf, prix Goncourt 1993, nous parle (par la bouche du géographe Jean-Léon de Médicis) de sa multiple identité, conjonction d'inattendues traversées: *De ma bouche, tu entendras l'arabe, le turc, le castillan, le berbère, l'hébreu, le latin et l'italien vulgaire, car toutes les langues, toutes les prières m'appartiennent. Mais je n'appartiens à aucune. Je ne suis qu'à Dieu et à la terre, et c'est à eux qu'un jour prochain je reviendrai*<sup>19</sup>.

#### 4.- "DANS L'ERRANCE (RE)INVENTER LE MONDE"

4.1.- En conséquence, aussi loin que l'on remonte, le Maghreb est terre de mixages. Toutes ses littératures donnent l'impression par leurs pérégrinations linguistiques (berbère, latin, arabe, espagnol, français) d'être des littératures de rapt, elles sont avant tout des littératures de don.

---

<sup>17</sup> Ben Jelloun, T., "La francophonie en marche" *Présence francophone*. Revue internationale de langue et de Littérature (Univ., de Sherbrooke, Québec) n° 34, 1989. p. 76.

<sup>18</sup> Kristeva, J., *Polylogue*, Paris, Le Seuil, 1977, p. 208.

<sup>19</sup> Maalouf, A., *Léon l'Africain*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1986.



Tahar Djaout, s'est toujours trouvé entre *le devoir de la vérité dans les vases du chott*<sup>20</sup>. Placé dans un espace scripturaire ambivalent, il ne nous fait pas savoir de son vertige mais de sa vaste citoyenneté: *il suffit de marcher dix minutes ou un quart d'heure pour quitter la serre du microcosme et retrouver le froid d'à côté, pour que l'exil reprenne son nom et sa dureté. Car être immigré, ce n'est pas vivre dans un pays qui n'est pas le sien, c'est vivre dans un non-lieu, c'est vivre hors des territoires*<sup>21</sup>.

*Je ne suis pas la victime d'un contentieux linguistique entre l'Algérie et la France*<sup>22</sup>, a dit Djaout une année avant de le perdre à jamais<sup>23</sup> -avant d'être assassiné-, et sa voix chaleureuse imprégnée de timidité retentit -toujours à mon côté- sur les trottoirs récemment arrosés du vétuste quartier des *Autriches* de Madrid: *Je suis voyageur dans une contrée (le Maghreb, l'écriture) fascinée par la parole irradiante. [Son] enfance était une noria d'images, l'arabesque et le glyphe berbère [lui] poursuivaient partout: c'étaient des sollicitations qu'[il] ne pouvait abstraire. C'était avec eux qu'[il] pensait continuer à construire.*

Djaout fut un admirateur de son compatriote Mammeri, admirateur aussi de la bonté et de la grandeur humaine, mais son dialogue fraternel -tué- il s'est éteint au printemps blessé. On ne sut point écouter le chant du Poète, et la date de sa mort fut avancée: *Si l'on m'offrait choix d'une saison pour coucher longuement sur la terre (pourquoi une telle image m'a-t-elle obsédé ma vie durant?), c'est bien l'hiver que j'élirais. Mon corps serait bercé par les vents, j'aurais sur moi l'herbe humide et une douce averse sur mon visage. Je serais compagnon des oiseaux que je regardais, enfant, piétiner dans les flasques, s'approchant sans crainte des maisons*<sup>24</sup>.

Personne comme Djaout sentait l'humus de sa terre. Personne comme lui savait que le *henné est plante d'Arabie, que le benjoin est parfum d'Arabie. Tout ce qui vient de là-bas colore, parfume et guérit*. C'est pour cela que lui, enfant, rêvait d'y aller dans la migration des hirondelles. Oui, pour Tahar Djaout l'écriture était un jeu de construction, comme on construit des refuges, des histoires, des migrations. Écrire était sortir du figuratif, se dé-payser, chercher du sens ailleurs, mais surtout hors des

---

<sup>20</sup> Djaout, T., *Mouloud Mammeri, entretien avec Tahar Djaout*, suivi de la *Cité du soleil* (sotie en trois tableaux) Alger, Laphomic, 1987, p. 27.

<sup>21</sup> Djaout, T., *L'invention du désert*, Paris, Le Seuil, 1987, p. 53.

<sup>22</sup> Texte inédit dont Tahar Djaout me fit précieux don (ainsi que de ses lettres) et qu'il lit au colloque *Magreb-Europe*, coordonné par Nicole Muchnik, Madrid, Gráficas OGGI, 1992.

<sup>23</sup> Le 3 juin 1993, dans l'Institut du Monde Arabe de Paris, trois écrivains maghrébins rendirent hommage à la mémoire de Tahar Djaout: Tahar Berki, Assia Djebar et Abdellatif Laâbi. Celui-ci haussa sa voix remplie de rage et de douleur maîtrisées: "Tahar Djaout ou l'honneur des intellectuels", *Qantara* (Paris) n° 8, Juillet. Août. Septembre, 1993, pp. 4-5.

<sup>24</sup> Djaout, T., *L'invention du désert*, op., cit., p. 194.

valeurs admises de la langue qui lui avait été imposée et qui risquait (s'il ne la remplissait pas de sa poéticité araboberbère-andalou) de sonner trop creux pour ce poète algérien.

Djaout savait que la langue natale -si l'on entend par là la langue qui réconcilie avec toutes les naissances possibles- n'est pas ambiante: c'est la langue qu'on ne recouvre qu'après les longues traversées et des détours périlleux. *Repose en paix, Ami, dans l'humus de ton pays Kabyle!*

## 5.- LE DOUTE: GHETTOS, PASSION

5.1.- Et Tahar Ben Jelloun d'insister malgré tout: *D'abord écrire. Ensuite écrire et poursuivre le travail des mots. Enfin ne pas se laisser piéger par le terrorisme qui consiste à vous dénier le droit d'écrire dans une langue plutôt que dans une autre*<sup>25</sup>. Car le silence est la mort et si tu te tais tu meurs, seuls les lâches considèrent que la mort est une fin<sup>26</sup>.

Au lieu de s'enfermer dans les petits ghettos portatifs où habitent les faux semblants, les préjugés, tous ces écrivains participent dans la grande ouverture du grand éventail Universel. Car l'écrivain n'appartient pas à sa langue ni à son enceinte locale, même si toutes les deux sont des éléments constitutifs de son oeuvre. Une fois publiée, diffusée et *exposée* à l'air du Temps, l'oeuvre est Universelle.

## 6.- LE RESTE: RÉCONCILIATION, FOLIE DE L'ART

6.1.- Donc si *le grain dans la meule* -que le texte de Malek Ouary<sup>27</sup> recueille- veut évoquer la loi du talion, c'est aussi ce même grain le symbole du blé qui fermente. Car où le pain et le sel se partagent il y a aussi une communauté vive fondée sur la fraternité, comme Mostéfa Lacheraf voulut faire signifier dans son travail de créateur et de poète, tout en aiguisant la faculté de penser, de sentir, et cherchant un destin collectif et non individuel, dans une synthèse sereine<sup>28</sup>.

Il ne s'agit pas de la nostalgie qui existait chez Ibn Khaldun. Le but est l'harmonie universelle, la grande réconciliation humaine que postula Moha-

<sup>25</sup> Ben Jelloun, T., "Les droits de l'auteur", *Le Magazine Littéraire* (Paris) n° 251 mars 1988, p. 40.

<sup>26</sup> Laâbi, A., *Qantara*, cité.

<sup>27</sup> Ouary, M., *Le grain dans la meule*, Paris, Buchet-Castel- Corréa, 1956.

<sup>28</sup> Écrivain qui collabora dans de nombreuses revues, publiant des poèmes et de la critique littéraire in *Mithra, Fontaine, L'Afrique littéraire, Les Cahiers du Sud, Simoun, Le jeune musulman, Esprit*. Parmi les oeuvres traduites en langue arabe, il faut souligner: *Chansons des jeunes filles arabes*, Paris, Seghers, 1953. Il publia un petit roman, in *Entretiens* (1957) : *Le jeu de gair* ou *L'arbre à sept branches*. Comme pièce de théâtre: *La dernière porte*, texte français perdu dont il subsiste la traduction en langue arabe. Son oeuvre poétique la plus connue: *Départs*. Oeuvre collective. Béziers, Sodiep, 1952.

med Aziz Lahbabi<sup>29</sup> par le dépassement du nationalisme, dans le *personalisme musulman*, à travers l'affirmation de la personne humaine, dans une rencontre de la déclaration des Droits de l'Homme de la Révolution française: Principe qui avait été déjà proclamé par l'Islam au VII siècle<sup>30</sup>. Cette rencontre humaine a une raison hégélienne, car la poésie est universelle et les poètes et les écrivains se rejoignent par bien des côtés à *l'écoute de la mémoire de la réalité*, quelle que soit leur langue ou leur confession<sup>31</sup>: *on compare Pascal à ar-Rûdâni, Boileau à Abd-ar-Rahmân al-Fasi, Molière à al-Ifrâni, Voltaire à az-Zayâni [et] les romantiques aux poètes de la cour de Mawlay Ismâ'il*<sup>32</sup>.

6.2.- Pour Khatibi la pensée plurale libère l'écrivain et, en même temps, cimente l'identité, car il faut créer au delà du vide et de la complaisance. *Écrire le plus possible* -dit Nissaboury-. *Faire des oeuvres, dans n'importe quelle langue, pour ce qui est de la littérature en l'occurrence. Mais avec un maximum d'exigence*<sup>33</sup>.

D'où il s'ensuit qu'on puisse dire qu'il s'agit d'une *littérature arabe de langue française*, association qui ne devrait pas étonner, parce qu'il s'agit de signaler cette production littéraire dans son vrai contexte maghrébin et arabe. Ce n'est pas notre intention d'octroyer ici à l'écriture une nationalité littéraire, cependant il faut dire qu'on ne peut pas rejeter une oeuvre alimentée de pulsions et de rêveries maghrébines.

Car le texte appartient, avant tout, à la Littérature, qui n'est l'espace de personne mais un destin individuel dans le courant de l'histoire: foisonnement de cultures. Dans cette littérature, l'écrivain recherche sa propre identité à travers la langue et il en fait non seulement un moyen d'expression mais encore un code nouveau, un nouveau discours qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre, qui s'allait des deux, percés, transfusés, par la fusion mutuelle des sens dans une espèce de séduction aveuglante. C'est ainsi que ces écrivains aiment dire leurs pays et leur mémoire d'enfance à toutes les langues qui ont voulu accueillir ces mots et ces images: *Comme j'aime la langue que m'a donnée ma mère* -dit Rabah Belamri-, *j'aime celle que m'a imposée l'histoire et qui a fait non seulement mon esprit critique mais aussi un peu mon âme. Je l'utilise sans honte, sans culpabilité, sans tourments*<sup>34</sup>.

<sup>29</sup> Lahbabi, M. Aziz, *De l'Être à la personne*, Paris, P.U.F., 1954.

<sup>30</sup> "Ce n'est pas le rêve panislamique. Cette nostalgie existait chez Ibn Khaldûn qui opposait l'État segmentaire, au rêve unitaire de l'État centralisé, tandis que Lahbabi oppose l'état centralisé nationaliste au rêve unitaire d'une communauté mondiale unie autour de valeurs universelles exprimés par l'Islam. Cf.: Mounir, S., *Lamalif* (Casablanca) n° 76, 1975, p. 16.

<sup>31</sup> Ben Jelloun, T., *La Mémoire Future*, Paris, Maspéro, 1976, p. 207.

<sup>32</sup> Mounir, S., *Lamalif*, cité, p. 20.

<sup>33</sup> Nissaboury, M., Interview, (propos recueillis par Jamal Eddine Naji), "créer au delà du vide et de la complaisance", *Lamalif* (Casablanca) n° 80, mai 1976, p. 35.

<sup>34</sup> Belamri, R., "L'aventure du verbe", *Horizons maghrébins (Écritures maghrébines et identités)* (Toulouse), n° 11, 3ème trim., 1987, p. 53.

Utiliser la musicalité de la langue tout en la dotant d'un renouvellement, c'est-si l'on pense à la structure du signe de Saussure- inventer une nouvelle langue dans la recherche de l'identité et voir dans la francophonie la diffusion d'idéologies et de cultures, jadis méconnues et méprisées.

## CONCLUSION

Depuis les pays où le français est *langue maternelle*: La Suisse, La Belgique, Le Luxembourg. Depuis Le Canada (surtout le Québec). Depuis les pays *créolophones* dans lesquels le français est *langue officielle* ou *langue d'usage*: Haïti, Île Maurice, les Seychelles. Depuis l'Afrique Noire: Madagascar et Les Comores dans lesquels le français se trouve en contact avec des langues relativement faibles. Depuis les *pays arabes*, en Afrique du Nord, le Maghreb avec l'Algérie, la Tunisie, le Maroc et la Mauritanie et le Machrek au Moyen Orient, en particulier le Liban, tous ces pays francophones ont déjà parcouru un chemin remarquable, ils ont déjà fait leurs comptes de jeunesse, les traditions littéraires sont déjà bien ancrées face à l'Autre qui voulut -coûte que coûte- évangéliser et *civiliser*. Cependant, la relation de l'écrivain avec son propre public ne semble pas être complètement résolue. En effet, l'écriture doit répondre tantôt à un projet universaliste, tantôt à celui de son propre enracinement dans un espace géographique et humain spécifique: car la langue est le premier véhicule unifiant les schémas intellectuels et les systèmes de pensée d'une société. C'est dans cette difficile et merveilleuse aventure qu'un grand nombre d'écrivains nous ont raconté leur multiple identité, leur vaste citoyenneté, conjonction de traversées inattendues où l'on essaye d'établir un fraternel dialogue interculturel, en dépit d'être *la cible du terrorisme*.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- \* Belamri, R. (1987) *Horizons maghrébins (Écritures maghrébines et identités)*: Toulouse.
- \* Belmessous, H. (1993) *Le Nouvel Afrique Asie*: Paris.
- \* Benchenane, M. (1982) *Algérie*: Paris.
- \* Ben Jelloun, T. (1976) *La Mémoire Future*. Paris: Maspéro.
- \* Ben Jelloun, T. (1988) *Le Magazine Littéraire*: Paris.
- \* Ben Jelloun, T. (1989) *Présence francophone*. Québec: Sherbrooke.
- \* Berque, J. (1964) *Révolution africaine*: Alger.
- \* Boudjedra, R. (1988) *Révolution africaine*: Alger.
- \* C. A. (1993) *Libre*: Paris. Voir: (1995) *El País*: Madrid.
- \* Chraïbi, D. (1994) *Le Matin du Sahara et du Maghreb*: Casablanca.
- \* Djaout, T. (1987) *L'invention du désert*. Paris: Le Seuil.
- \* Djaout, T. (1987) *Mouloud Mammeri, entretien avec Tahar Djaout suivi de la Cité du soleil*. Alger: Laphomic.
- \* Djaout, T. (1989) *Algérie-Actualité*: Alger.
- \* Farès, N. (1976) *L'exil et le désarroi*. Paris: Maspéro.

- \* Gafaiti, H. (1987) *Rachid BOUDJEDRA ou la passion de la modernité*. Paris: Denoël.
- \* Khatibi, A. (1968) *Le roman maghrébin*. Paris: Maspéro. (Réed. 1979, Rabat: SMER).
- \* Khatibi, A. (1974) *La blessure du nom propre* Paris: Lettres Nouvelles.
- \* Khatibi, A. (1983) *Amour bilingue*. Montpellier: Fata Morgana.
- \* Khouri, D. (1988) *Lamalif*: Casablanca.
- \* Kristeva, J. (1977) *Polylogue*. Paris: Le Seuil.
- \* Laâbi, A. (1993) *Qantara*: Paris.
- \* Laâbi, A. (1987) *Horizons maghrébins (Écritures maghrébines et identités)*: Toulouse.
- \* Lacheraf, M. (Cf. note *supra* n° 28).
- \* Lahbabi, M. Aziz. (1954) *De l'Etre à la personne*. Paris: P.U.F.
- \* Maalouf, A. (1986) *Léon l'Africain*. Paris: Jean-Claude Lattès.
- \* *Magreb-Europa* (1992). Madrid: Gráficas OGGI.
- \* Meddeb, A. (1988) *Le Magazine littéraire*: Paris.
- \* Meddeb, A. (1987) *Lamalif*: Casablanca.
- \* Meddeb, A. (1991) *Esprit*: Paris.
- \* Meddeb, A. (1979) *L'Opinion*: Tunis.
- \* Merino, L. (1993) *Estudios Humanísticos*. León: Univ. de León.
- \* Merino, L. (1995) *Contextos*. León: (C.E.M.I.) Univ. de León.
- \* Mounir, S. (1975) *Lamalif*: Casablanca.
- \* Nissaboury, M. (1976) *Lamalif*: Casablanca.
- \* Ouary, M. (1956) *Le grain dans la meule*. Paris: Buchet-Castel-Corréa.
- \* Rulleau, C. (1988) *Le Magazine Littéraire*: Paris.
- \* Talbi, M. (1981) *Islamocristiana*: Roma.